

Évolution typologique de la maison unifamiliale

par Daniel Le COUEDIC

Pour qui observe l'évolution du domaine bâti en Bretagne ou, plus simplement, pour qui en parcourt les cinq départements, deux constatations s'imposent :

L'extraordinaire développement du secteur constitué par les maisons individuelles unifamiliales ;

L'éclatement au niveau de ce secteur de la différenciation typologique architecturale bourg/campagne.

Le présent travail a pour but de rappeler les origines et le sens de cette ancienne différenciation typologique et d'aborder l'étude de son dépassement actuel.

LES ORIGINES

La campagne et le bourg ont, jusqu'à l'avènement de la société industrielle, connu des typologies architecturales extrêmement différenciées, quand bien même l'une et l'autre procédaient par habitat individuel unifamilial. Il est possible d'analyser ce phénomène au travers de l'étude de variation de six paramètres parfois liés entre eux : les données du milieu, les données culturelles, les modes et rapports de production, les techniques à disposition de la collectivité, les données fonctionnelles du programme à satisfaire, la volonté des concepteurs.

Les données du milieu

Dans la société rurale traditionnelle, les données du milieu, en liaison directe avec le mode de production, ne pourront être ignorées et ne nécessiteront pas d'analyses particulières ni d'interprétation consciente, pour être ressenties. Elles influenceront sur l'implantation de la maison, sur son orientation, sur le type de groupement auquel elle contribue, sur la nature des matériaux mis en œuvre (mesure économique et non volonté esthétique).

Dans la société bourgeoise, les données écologiques (en vérité fondamentales puisqu'au travers du secteur agricole, elles suscitent le bourg) n'auront qu'une faible influence sur la typologie architecturale qui, par exemple, ne se souciera que rarement des problèmes d'orientation (plans radioconcentriques multi-orientés, trame orthogonale...).



Vitré — Structure de rue : continuité du bâti

(Photo D. Le Couédic)

Les données culturelles

Dans la société rurale, une micro-culture populaire interprétée depuis le rameau culturel de référence, rendue possible par la relative autarcie, permet, sur une aire géographique donnée, la constitution d'un modèle architectural au travers d'un consensus communautaire, qui n'interdit pas la personnalisation, mais bannit la redondance. Les données culturelles — élément force — peuvent parfois battre en brèche les données écologiques et fonctionnelles : pesanteur de la mémoire, souvenir d'états anciens, des peuples portent en eux une histoire qu'ils ne savent plus (aux Féroé, archi-



Vitré — Typologie architecturale urbaine

(Photo D. Le Couédic)

pel sans arbres, l'architecture traditionnelle est souvent de bois : il fallait l'importer ou le guetter au rivage).

Dans la société bourgeoise se développe une culture élitiste figurative d'un rang que l'on tient ou que l'on désire tenir : elle est l'ombre de la richesse et du pouvoir, directement liée aux rapports de production et s'exprime notamment dans l'architecture.

L'architecture rurale traditionnelle est un moyen d'intégration sociale, tandis que l'architecture bourgeoise est un moyen d'extraction sociale, objet d'un enjeu, d'une compétition.

Les rapports de production

Dans la société rurale, sous une apparente simplicité, les rapports de production sont des plus complexes. Subsistent et se superposent plusieurs systèmes : production communautaire et libre entreprise se côtoient et se mêlent pour fournir, sans pratiquement de division du travail, le surprofit nécessaire à l'existence du bourg.

Au bourg, bénéficiaire du surtravail rural, le schéma est plus directement lisible :

- existence d'une structure de classes (organisation religieuse, politique, marchande) ;
- prédominance du commerce et de l'artisanat ;
- présence de nombreux spécialistes (division du travail).

Dans la société rurale, l'absence de division du travail alliée à l'autarcie, à l'immobilité sociale sur une longue période, les pro-

grammes identiques vont permettre une conception et une réalisation communautaire de la maison ; le futur utilisateur pourra, à tous les stades, contrôler les espaces, les volumes, au travers d'un vocabulaire architectural évident à tous, lisible par l'ensemble de la collectivité. La mobilité sociale quasi-inexistante dans cette société va de fait éliminer la surenchère. Le code esthétique est alors non pas le fruit d'une recherche ou d'une volonté mise en œuvre avec pour finalité une emprise sur un groupe ou un sous-groupe, mais bien le résultat de ce que l'on devait faire en fonction du possible (alternative rare, voire inexistante). C'est là une société que RIESSMANN dit « à détermination continue » où ce qui existe a une valeur normative sur ce qui est à venir.

Dans la société bourgeoise, la présence de nombreux spécialistes et la structure de classes vont susciter ou accentuer le phénomène entrevu lors de l'analyse des données culturelles. L'art, l'architecture auront leurs producteurs et leurs consommateurs, ils deviendront une marchandise d'une part, un outil de domination d'autre part. Ils seront l'objet d'une lecture distanciée puisque commandités et consciemment déterminés.

Les techniques à disposition

Les deux communautés connaissent généralement les mêmes techniques, mais les techniques complexes et sophistiquées ne peuvent souvent être mises en œuvre que par les spécialistes dont les services ne seront utilisés qu'au bourg (planchers à voutains de briques, plomberie) ; certains matériaux importés, imposant certaines techniques, ne le sont qu'à la ville (marbre) qui seule possède les capitaux nécessaires à leur acquisition et aussi la volonté de les employer ; il en sera de même pour des techniques de mise en œuvre à finalité purement décorative (staff). De plus, la diversification des programmes dans la ville entraîne l'innovation technologique, alors que leur constance en milieu rural entraîne le peaufinage des techniques déjà connues.

Les données fonctionnelles du programme à satisfaire

En milieu rural, l'activité identique et simultanée de tous implique la réalisation de programmes connus de longues dates, souvent répétés. Cela dispense d'études fonctionnalistes et permet de perfectionner le détail. D'autre part, toute réalisation dans le bâtiment est directement lisible vis-à-vis des facteurs qui la suscitent : le type de production permet, en matière de domaine bâti, aux causes et aux effets d'être directement en contact.

Le bourg connaît, au travers de sa structure de classes et de la présence de nombreux spécialistes, une grande diversification des programmes même au niveau de l'habitat — le plus souvent jumelé au local professionnel. Ainsi, commerce et artisanat visant le chaland, entraîneront le percement du pignon, la constitution de pilotis (rues à arcades), etc...

La volonté des concepteurs

Au bourg, le concepteur — architecte, entrepreneur ou maître-artisan — est un des spécialistes ayant pignon sur rue. Il transcrit les volontés du maître d'ouvrage mais aussi lui suggère la nouveauté ; son information est souvent très grande (compagnonnage)

et son rôle primordial dans la compétition à laquelle se livrent au travers du domaine bâti, ses maîtres d'ouvrage.

En milieu rural tant que pour le plus grand nombre les modes et rapports de production impliquèrent une économie de subsistance, la volonté du ou des concepteurs se superposait à celle du groupe. Dans les périodes transitoires, où les sociétés rurales s'acheminent par le biais d'une économie en mutation vers une « civilisation » de type industriel (agriculture fournisseur de l'industrie ou ravitailleur des populations qui en vivent), apparaît puis s'accroît la division du travail. Si l'on est encore en mesure de contrôler l'élaboration de sa maison, on en confie la réalisation — tout ou partie — à d'autres, artisans, compagnons ou tâcherons, spécialistes conscients de l'être qui vont introduire des techniques ignorées du plus grand nombre. Suivront le décor et l'artifice venus d'ailleurs, produits d'une autre culture, que l'on se contentera de consommer et que l'on considérera supérieure : apparaît la redondance. C'est le chemin suivi au bourg à ceci prêt que la bourgeoisie n'est pas dupe : elle suscite et codifie avant de faire produire et de consommer. C'est l'avènement d'un domaine bâti dont le devenir est décidé et téléguider par des systèmes d'encadrement mis en place ailleurs (dépendance d'une culture extérieure, d'un carcan réglementaire).

Le troisième stade est celui des sociétés où non seulement on ne participe plus à l'élaboration du domaine bâti, mais encore où tout contrôle objectif est devenu impossible ; l'inertie de cette branche de la technique qu'est l'information et l'avènement d'un nouveau type de consommation englobant le domaine bâti rendant alors quasi impossible la formulation en toute connaissance de cause de ses volontés (notion de besoins « réels » ou fabriqués).

La variation extrêmement différenciée de ces six paramètres, selon que l'on a affaire au domaine rural ou au domaine bourgeois, a jusqu'à un passé récent induit deux domaines bâtis extrêmement particuliers, elle crée une typologie architecturale caractéristique de la campagne et une typologie architecturale caractéristique du bourg. Et ces systèmes figuratifs des sociétés qui les produisaient s'auto-entretenaient dans un équilibre dynamique : en milieu rural, une société post-communautaire encore marquée par ses origines produisait un domaine bâti modelisé qui confortait la structure communautaire ; au bourg, la structure de classe et la spécialisation entraînait une architecture redondante qui dénonçait et différenciait classes et spécialistes.

Or force est de constater que si, même atténués, les écarts subsistent dans la variation des six paramètres (principalement des quatre premiers), ils ne se traduisent plus au niveau architectural par une différenciation typologique.

À l'origine de cette uniformisation se trouve l'apparition, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, d'un nouveau type d'habitat individuel aggloméré, non rural, qui ne correspond cependant pas à la définition du bourg ou de la ville quand bien même on le parera parfois du terme de cité : il aura pour unique fonction la reproduction de la force de travail. Il fut, à cette époque, rare en Bretagne, mais son développement ailleurs y provoqua d'importantes retombées.

Ci-contre : Le Faou. Maisons de ville à usage de commerce 

(Photo D. Le Couédic)



LA SITUATION ACTUELLE

Le lotissement et le pavillon actuels sont les héritiers de trois modèles principaux :

A) La cité usinière, véritable agglomération créée autour de l'usine par les grands patrons d'industrie au XIX^e siècle (Krupp, Schneider, Wendel...) avec en tête les préoccupations les plus hétéroclites : hygiénisme, paternalisme, volonté de marquer sur le terrain de l'urbanisme la puissance de l'empire industriel, opportunisme aussi car on trouvait là le moyen de s'attacher une population ouvrière en liant habitat et travail et en s'éloignant des centres de revendication.

B) Les premiers groupements de maisons ouvrières, nés à l'initiative de Napoléon III qui, ayant tiré la leçon des événements de 1848, va tenter de modifier la ville, possible foyer de révolte. Pour cela, on va développer une politique d'accession à la propriété de la maison et du jardin « pour les ouvriers, les artisans et les employés économes, afin de les attacher à la propriété, source d'amour et d'ordre » (F. MORNAND). C'est la matérialisation de vues tactiques et politiques alliées à une volonté réformatrice humanitaire ; c'est la garantie d'une classe ouvrière démobilisée (cf. le rapport de FRÉGIER, fonctionnaire à la Préfecture de la Seine en 1840 : *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de les rendre meilleures*).

C) La cité-jardin, née de la première vague désurbaniste de la bourgeoisie du XIX^e siècle fuyant la ville industrielle. C'est la création des banlieues dites résidentielles devenues souvent les « beaux quartiers » une fois rejointes par la ville et restructurées. C'est alors un habitat de classe ; il faut temps et attelage pour faire le chemin. Cet habitat, né de la fuite des nuisances et de la promiscuité d'avec les classes laborieuses, amorçait un jeu subtil de migrations alternantes que pratiquent dans les grandes agglomérations gens modestes et classes aisées, avec, pour période, la durée d'obsolescence du domaine bâti : les travailleurs sont écartés des centres-villes rénovés ou réhabilités, gagnent les banlieues ou les cités ouvrières ; la bourgeoisie regagne alors ces quartiers autrefois abandonnés pour les campagnes avoisinantes. Bien des théories se sont développées confortant la maison individuelle et le jardin (RUSKIN puis E. HOWARD en Angleterre, THOREAU aux Etats-Unis), « presque la ville, encore la campagne », s'appuyant sur l'idée où le souvenir de ces zones semi-urbanisées, protégées, grandes consommatrices de terrain. La confusion sera soigneusement entretenue entre ces vastes parcs élaborés, dessinés, semés de quelques maisons (Draveil, Le Vesinet...) et la maison individuelle ceinte de son jardin, égrainée dans une morne ordonnance. Il est vrai qu'un même terme, le lotissement, sert à les désigner, il est vrai que les associations du type de celle de l'Abbé LEMIRE créée en 1896, « la ligue du coin de terre et du foyer », n'y seront pas étrangères ; elles sauront habiller la cité ouvrière d'aura surfaite et faire de la maison individuelle unifamiliale isolée dans sa parcelle, le rêve, voire le but, d'une vie laborieuse.

Il convient d'ajouter deux autres points : le souvenir — confus dans sa globalité, précis dans le détail mais interprété et dévoyé — de la maison de ferme dont l'image mythifiée a été répandue et, curieusement, l'action d'une avant-garde très marquée par les mouvements hygiénistes (LE CORBUSIER, cf. Pessac).

En Bretagne — hormis les zones d'emplois industriels, fort rares, qui ont pu connaître ces modèles dans leur version origi-



Porspoder — Discontinuité du bâti. Composition en castellet : symétrie axiale en façade, toit à 4 pans, cheminée en cadrantes, ballustrade. Influence du modèle type « banlieue parisienne » : briques en chambranle, haut de fenêtre en chaînette, crépi à liseré, jointolement en saillie du mur de clôture.

(Photo D. Le Couédic)

nale (Hennebont, Saint-Nazaire) — c'est au second degré, par ricochet, qu'ils ont pu s'introduire et se développer.

Ceux qui, à l'avènement du chemin de fer et par wagons entiers, poussés par les vicissitudes de l'emploi, quittèrent leur terre pour l'industrie, revinrent souvent au pays, carrière faite, ayant patiemment amassé de quoi se faire construire maison, pavillon — au propre et au figuré. Ils s'installèrent indifféremment en campagne, au hameau ou au bourg, introduisirent la même maison ouvrière, image de marque dérisoire et pourtant valorisée d'une vie à la grande ville. Les premiers, ils provoquèrent l'éclatement systématique de la différenciation typologique architecturale ville/campagne en Bretagne. Cette conséquence ignorée de l'utilisateur, avait été clairement vue de ceux qui, à l'origine, avaient créé le modèle ; dans un rapport de la Société Industrielle de Mulhouse, société promotrice, en 1867, on pouvait lire : « Dans le choix du plan que nous présentons aujourd'hui, nous avons été guidés essentiellement par le désir d'améliorer notablement la condition des travailleurs de la ville et de la campagne : en effet, le type de logement que nous vous proposons peut s'adapter aux deux cas ».

Cette maison n'était plus issue d'une logique puisée dans la région et ses réalités. Elle s'était décidée ailleurs, elle était devenue possible sur une aire géographique sans que celle-ci en ait fait naître la nécessité, ni produit l'argent pour le faire ; elle n'avait plus de rapport avec l'activité et le lieu où l'on avait participé à la production : un fil était tranché. Et cette maison s'est imposée plus qu'elle a séduit, elle était le symbole de la société nouvelle

à laquelle il fallait s'accrocher pour ne pas disparaître, le symbole de ce que l'on crut, ou feignit de croire, la réussite. A cela, il convient d'ajouter qu'une culture alors agressée, niée, parfois honteuse, ne pouvait plus analyser cet emprunt, l'interpréter et l'adapter ; elle ne pouvait que l'adopter en bloc, le juxtaposer.

Ce mouvement verra son apogée, sous cette forme architecturale dans les années 1960, date où une économie remise en selle avec de nouveaux moyens et de nouvelles préoccupations et un carcan de lois portant sur l'accession à la propriété de la maison individuelle (1953 : création du Crédit foncier, 1958 : loi sur les lotissements...) vont lancer la vague qui ira sans cesse s'amplifiant avec, en 1977, au niveau national, plus de la moitié du parc logement annuel réalisé en individuel unifamilial. Ce mouvement constamment conforté par le pouvoir politique (cf. *Démocratie Française* et *Pour un environnement à la française* - V. GISCARD D'ESTAING) touchera particulièrement la Bretagne et plus encore le Finistère, premier département français par le nombre de lotissements déclarés.

Toutefois cette maison, conservant la même nature va changer de visage. Le plan interne demeurera le même et n'évoluera qu'en référence au modèle bourgeois gardant sa fonction de représentation ; le plan de masse, au niveau des prestations près et moyennant quelques modifications de détail, demeurera celui de la cité ouvrière même si dans les esprits c'est celui de la cité-jardin qui aura guidé le choix. La façade, en revanche, va évoluer et donner le « style néo-régional ».

Le « style néo-régional » va être permis, produit et promu, par la conjonction de cinq facteurs principaux :

1. L'avènement de la société dite « d'abondance » qui va autoriser la quasi totalité des couches de la population à envisager la construction de sa maison ;

2. La volonté politique de promouvoir la propriété de la maison individuelle unifamiliale ;

3. L'avènement de la société de consommation qui va se préoccuper de la production des différences ;

4. Tout à la fois et sans qu'il soit aisément possible de démêler l'écheveau : le souvenir de mouvements politiques nationaux s'étant réclamés de la « bonne région détentrice des valeurs essentielles », et la renaissance et le développement de mouvements régionalistes ou autonomistes.

5. La crainte du modernisme, dite crise de la modernité, qui fera de la maison le refuge où l'on tente de se prémunir d'un monde où trop de paramètres provoquent trop de changements et interdisent de saisir la finalité du mouvement. Ce monde, véritable antithèse du monde rural, dont la plupart sont issus dans un passé récent, on le rejette volontiers, l'abandonnant aux autres, entité floue, assimilée au Mal (« Regardez ce qu'ils ont fait ! »).

L'agresseur craint n'est plus le climat, l'animal, l'importun (profanation de la maison, lieu sacré) ; l'ennemi, c'est le monde que l'on se fait. Alors, la maison pour demeurer refuge devient, face à cette agression nouvelle, le lieu du temps arrêté, voire du temps à l'envers.

Le modèle rapporté des contrées industrielles devait bientôt heurter pour deux raisons principales :

- a) Son évolution vers la sophistication l'avait mené dans sa composition, son ordonnance et la mise en place des éléments



Saint-Renan — Discontinuité du bâti et isolement en centre de parcelle. Maison dite « néo bretonne » : potheis, capucine, arc en plein cintre, parement de pierre collée en chambranle.

(Photo E. BEAU)

connexes à reprendre l'aspect — certes édulcoré — du château du castellet (idée fréquente de « Versailles pour le peuple »). Cette imagerie d'épinal ne pouvait plus leurrer, ni faire rêver, le modèle bourgeois synonyme de réussite avait évolué.

b) Son origine, trop visiblement importée, devenait flagrante et ce fut là le terrain privilégié de ceux qui, pour des raisons fort diverses, prônaient la singularisation locale :

- mise en place par le gouvernement de plans-type régionalisés ;
- action militante, souvent mal étayée au niveau du domaine bâti, de ceux se référant à une culture ou à une ethnie ;
- action des sociétés promotrices naissantes désireuses de supplanter les circuits ordinaires de production du domaine bâti et trouvant là un « terrain » privilégié.

Quant à la peur du modernisme, elle entraîna la revalorisation magnifiée, folklorisée — une certaine littérature, une certaine chanson (BOTREL) — de la société rurale qu'avaient connue les générations précédentes. Ce processus, chronologiquement décalé, est le pendant de celui qui avait entraîné l'intelligentsia, à l'avènement de la société industrielle, à remettre en honneur un moyen âge d'opérette (RUSKIN). Dès lors, le modèle de référence serait breton et rural et donc s'interdirait la continuité du bâti au bénéfice de la maison isolée dans sa parcelle, quelle que soit l'implantation retenue, rurale, péri-urbaine ou urbaine.

C'est là le stade ultime et actuel de l'éclatement typologique au niveau architectural constaté en introduction, c'est aussi l'avène-

ment au niveau de la maison de ce que BAUDRILLARD appelle la « concentration monopolistique des (fausses) différences ». Ces maisons, le plus souvent juchées au haut d'un tumulus, amers dérisoires, portent leur lourde hérédité de maison ouvrière (plan de masse, volume surélevé...) ; cumulent les signes d'une part du rapprochement souhaité d'avec le modèle bourgeois envisagé au travers du castellet (symétrie ou fausse symétrie, porte axiale, perron et escalier monumentaux, fer forgé...) ; d'autre part, de l'enracinement désormais souhaité dans une culture préalablement rejetée (toit à deux pans, arc en plein cintre, pierres disséminées dans un appareil de parpaings...). Quant au charme rustique, lui aussi recherché, il aura introduit une cohorte d'éléments, ainsi la fenêtre à petits bois dite (ironie) « Ile de France ».

La maison devenue produit de consommation n'est plus qu'un échantillonnage, une collection d'éléments signifiants.

Dans le domaine bâti individuel unifamilial la différence réelle au niveau des individus ou de la société bretonne, soit n'existe plus, soit ne peut plus s'exprimer ; elle n'est apparemment présente qu'au travers d'une symbolique médiocre consciemment réintroduite dans le but de produire et distribuer un produit (la maison) dans un nouveau stade d'évolution de la circulation du capital financier et du fonctionnement du capital industriel qui succède à la période où la rentabilité, au-delà de la concentration des entreprises, impliquait le gigantisme des programmes et la parfaite uniformité des produits.

Eclatement structurel, mais relayé par une volonté conjoncturelle qui, pensons nous, mène à l'aliénation. Aliénation au niveau de l'objet (la maison) car il n'y a plus personnalité alliée à création, mais stéréotype alié à représentation de soi-même. Aliénation au niveau de la collection d'objet (le regroupement, le quartier, le bourg) car la baisse excessive de densité du tissu et la destruction du modèle architectural urbain procédant par continuité du bâti (engendrant la rue et la place) interdit le cheminement imprévu, la rencontre, le rassemblement, la circulation de l'information non traitée par les médias institutionnels, la combinaison des éléments d'information et, donc, la conscience et la progression.

BIBLIOGRAPHIE

- LEROI-GOURHAN A. - *Milieu et techniques*.
CHILDE V.-G. - *The urban revolution*.
RAPOPORT A. - *Pour une anthropologie de la maison*.
RYKWERT J. - *La maison d'Adam au Paradis*.
MOLES A. - *Psychologie de l'espace*.
BAUDRILLARD J. - *La société de consommation*.
BENEVOLO L. - *Le origini dell'urbanistica moderna*.
SMETS M. - *L'avènement de la cité jardin*.